

Le Parisien

Ne résistez pas à ce musée !

18.06.2016



LP/ Philippe Lavieille, DR Sébastien Lafargue, Jérôme Salles. LP/ Philippe Lavieille. Erwan Rabot

Depuis la mort de Charles Gonard dimanche dernier à l'âge de 94 ans, ils ne sont plus que quinze. Quinze compagnons de la Libération encore de ce monde sur les 1 038 que compte l'ordre fondé par le général de Gaulle pendant la guerre pour récompenser la bravoure des combattants de la France libre et des résistants de l'intérieur. La mémoire de ce qu'ils ont accompli, elle, ne s'éteint pas : fermé pendant plusieurs années pour travaux, le musée de l'Ordre de la Libération, gardien symbolique de la flamme du « non » allumée par de Gaulle le 18 juin 1940, vient de rouvrir ses portes au public. Dans ses galeries refaites à neuf, baignées d'une lumière tamisée, plus de 2 000 objets et documents. Tous racontent une histoire : celle de héros, célèbres (Jean Moulin, le maréchal Leclerc, Churchill...) ou inconnus, qui refusèrent le joug nazi en y laissant — pour un tiers d'entre eux — la vie. Et dont les visages — à commencer par l'impressionnante mosaïque des « 1 038 » dans l'entrée — nous accompagnent tout au long de la visite. Ainsi incarnée, celle-ci devient à la fois solennelle et intime, pédagogique et bouleversante. Morceaux choisis.

Le képi du général. Le musée abrite la plus importante collection d'objets personnels de Charles de Gaulle. Parmi eux, le képi d'apparat à feuille de chêne du général, qu'il portait lors de ses quatre années à Londres. Il y était parti en avion depuis Bordeaux le 17 juin 1940 avec une malle où est

inscrit « colonel de Gaulle ». Y figure également sa dernière tenue militaire (déformée par un léger embonpoint !) et, surtout, la seule à avoir été conservée : toutes les autres ont été brûlées par sa femme, Yvonne, au lendemain de son décès le 9 novembre 1970, « sans doute pour éviter tout fétichisme », explique l'historien Vladimir Trouplin, conservateur des lieux.

Première rue. Presque toutes les communes de France ont une rue dédiée à de Gaulle. La première, simple plaque en bois, est apposée à Yaoundé (Cameroun) en août 1940, et témoigne du fait que le chef de la France libre était alors quasiment inconnu : un deuxième L a été rajouté — en petit — à son nom d'abord escamoté !

L'affiche « A tous les Français ». « La France a perdu une bataille ! Mais la France n'a pas perdu la guerre. » Ainsi commence la célèbre affiche « A tous les Français », dont le manuscrit original est exposé. D'abord tirée à 1 000 exemplaires fin juillet, un mois après l'Appel du 18 juin, elle est placardée sur les murs de Londres et des grandes villes anglaises les 3 et 4 août. Elle jouera un rôle symbolique et politique crucial pour lancer la Résistance.

La corde de Devigny. C'est l'une des évasions les plus bluffantes de la guerre. En août 1943, le résistant André Devigny attend son exécution. Enfermé au fort lyonnais de Montluc, il réussit l'exploit (il sera le seul) de s'échapper pendant la nuit, en creusant le bois des murs à la cuillère puis en fabriquant une corde tressée avec des lanières de ses vêtements, son matelas et les fils de fer de son sommier ! Certains prisonniers aux mains de la Gestapo ont pris une autre — tragique — option : avaler une pastille de cyanure, dont la simple vision, à l'abri d'une vitrine, fait frémir.

Le lion de Koenig. Curieux de voir une peluche d'enfant trôner parmi toutes les reliques militaires du musée. Mais le sens de l'humour britannique est passé par là... Ce petit lion est offert par les troupes anglaises au général Koenig, à la tête de la 1^{re} brigade française libre, pour avoir tenu le fortin de Bir Kakeim en plein désert libyen pendant seize jours en mai-juin 1942. Une défense héroïque puisque 3 500 hommes résistent aux assauts des soldats — bien plus nombreux — italo-allemands et permettent aux Britanniques de se replier puis de triompher à El Alamein. Double clin d'œil : le roi des animaux — « Koenig » veut dire « roi » en allemand — aura triomphé du « renard du désert », alias le redouté général Rommel.

« Adieu, la mort m'appelle ». Il n'a que 16 ans, et, dans quelques heures, il sera exécuté à Besançon. Dans la nuit du 26 septembre 1943, le résistant Francs Tireurs et Partisans (FTP) Henri Fertet écrit une lettre, déchirante, à ses parents, où il s'inquiète de la « grande peine » que cette nouvelle va leur causer. « Je ne veux ni bandeau ni être attaché. C'est quand même dur de mourir. Je vous aime tous. Mille baisers. Un condamné à mort de 16 ans. » Sur sa tombe, un anonyme déposera un long ruban : « La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Le drapeau de Koufra. Mité, rogné, martyrisé... mais sauvé ! L'étendard bleu-blanc-rouge à croix de Lorraine a été en partie mangé par le feu, lors de la victoire de Koufra par les maigres troupes dépenaillées du colonel Leclerc. Le 2 mars 1941, l'officier de 38 ans (dont la vareuse couleur sable est exposée) enlève aux Italiens cette oasis au sud de la Libye. Première victoire française. Il y fait le serment de se battre jusqu'à ce que « nos belles couleurs » flottent sur la cathédrale de Strasbourg. La promesse sera tenue le 23 novembre 1944.

L'élégance de Jean Moulin. Vous avez en mémoire la célèbre photo du futur chef du Conseil national de la Résistance, prise à l'hiver 1939 lorsqu'il était encore préfet ? Alors vous serez ému de retrouver l'écharpe, le chapeau et la gabardine bleu nuit du héros torturé à mort par les nazis à l'été 1943.

*Musée au 51 bis, boulevard de la Tour-Maubourg (Paris VIIe), ouvert tous les jours de 10 heures à 18 heures.
Tarif : 9,50 € (le prix comprend aussi l'accès au musée de l'Armée et au tombeau de Napoléon). Infos sur www.ordredelaliberation.fr.*

C.D.S. Le parisien

Source : <http://www.leparisien.fr/espace-premium/air-du-temps/ne-resistez-pas-a-ce-musee-18-06-2016-5895065.php>